

Wassina aux mille ruses

Inlassablement, Homère contemple Noailles. Peu lui chaut l'effervescence de la vie nocturne. Une jeune femme d'une vingtaine d'années s'appuie nonchalamment sur la statue du poète grec, à l'angle de la rue Moustier et de la rue d'Aubagne. Wassina sait ce qu'elle doit faire. Attendre. Repérer l'intermédiaire. Passer le shit. Facile, si on a les nerfs. Wassina est un pur produit marseillais, « aussi pure que la marchandise », aime-t-elle préciser.

La jeune femme s'ennuie. Son regard se perd dans les traits de l'homme de bronze. Elle s'étonne de connaître Homère. Un éducateur qu'elle aimait bien lui avait raconté l'*Odyssee*. Un type qui s'appelait Ulysse s'était perdu en mer en rentrant de la guerre, il y a longtemps. Il a navigué pendant dix ans, et puis, il a fini par trouver quelque chose – elle ne sait plus quoi – et il est rentré chez lui, dans sa famille. Son esprit divague. Elle songe à sa famille à elle, qui a traversé la mer pour se réfugier ici, à Marseille, dans ce chaudron fumant, cette cité d'exilés aux mille saveurs. Elle est née avec ses 6 mwanagnas, ses frères et sœurs, au « 143 » - le nom de code de la cité Felix Pyat. Le seul endroit où sa mère, comorienne, ait eu les moyens de s'acheter un petit appartement. Un asile de béton avec vue sur la mer, pensait-elle. Un château d'If version année 70, corrige la fille. Wassina danse d'un pied sur l'autre sur le trottoir. Son regard se durcit. Elle s'impatiente.

Soudain, une berline noire s'arrête à sa hauteur. Soulagée, Wassina tend un petit paquet à travers la vitre baissée. Elle s'empare d'une liasse qu'une main blanche lui tend, la bourre dans la poche de son sweat, et essuie ses mains charbonneuses sur son pantalon. Quand elle passera au squat ce soir, tout ira bien. Un poids quitte sa poitrine. Elle se laisse porter par le mistral, traverse la marmite de Noailles et arrive sur le Vieux-Port. Ses longues tresses sombres caressent son visage, elle se sent bien. Ou plutôt mieux.

Perchée sur le mur de la bouche de métro, près de l'ombrière, elle répond au « salam » des autres jeunes de Pyat par de larges accolades. C'est ça le respect, sa fraternité. Le Vieux-Port, c'est leur point de rendez-vous quand l'air du 143 s'embrase et devient irrespirable. Sa bande reste là une partie de la nuit, à écouter le clapotis de la Méditerranée apprivoisée, jusqu'à ce que la police les chasse. Les histoires des petites mains noires résonnent dans les oreilles de Wassina, mais elle est happée par autre chose. Presque un autre monde. A quelques mètres d'elle, assis sur le quai crasseux du port, bouteille de bières dans une main, clope dans l'autre, des jeunes gens s'esclaffent bruyamment. Sûrement des étudiants...

Elle s'énerve. C'est pas eux que les condés viendront fumer ! Les étudiants, c'est des rois. Le genre qui boit des cocktails sur les rooftops le samedi soir. Le genre qui achète la came sans se salir les mains. « Tien Wass ». Elle tire une latte sur le joint de Medhi. Une sensation d'ailleurs l'emplit, l'enivre. Elle rejette la tête en arrière. Rêve.

Que s'est-il passé ? Petite, elle aussi était bonne à l'école. « Prometteuse » même, se complaisait à souligner sa mère devant les voisines. Enfin, une qui pourra faire des études. « Etudes » : un mot pas très bien identifié dans la tête de sa mère et qui, dans sa bouche, sonnait comme un trésor. Le dictionnaire de Pyat l'avait oublié, tout simplement. Dans les oreilles de la fille, il appartenait à une langue étrangère venue d'un pays dont elle ignorait tout.

Sur Mars, au numéro 143, le mot avait le goût doux-amer d'une chimère. Petite, elle s'imaginait étudiante puis vétérinaire ou astronaute. Ensuite, elle est arrivée au collège où elle a rencontré la bande. La vraie famille, le sang. A partir de là, c'était « nous » contre les « autres ». Alors, mieux valait avoir de gros bras qu'une grosse tête. Les profs, c'étaient des « autres » : les aliens. Ils parlaient trop, trop longtemps, trop bien. Wassina et sa bande, eux, voulaient vivre tout de suite, brusquement. Ils voulaient arracher leur rêve d'un coup de dents, parce qu'ils savaient bien qu'ils n'auraient rien en demandant gentiment. Pyat est gravé sur leur face. C'est le masque de fer des « quartiers nord ». Alors, toute la bande est allée à l'école du crime, aux pieds des tours immenses. Ce sont les « grands » - leurs aînés – qui leur ont tout appris. Comment faire le guet, comment couper le shit, comment le refourguer. Déjouer les pièges et avancer. Wassina sourit face à la nuit. Elle ne voulait pas devenir une de ces filles sages, une de ces ombres, qui ne fait que passer furtivement, la tête basse, pour aller au travail. Elle voulait accrocher la lumière.

« Mohammed a mordu à l'hameçon, bonjour la cabane. Il viendra pas. » Youssef soupire, la tire par le bras. Wassina ouvre les yeux. Les étudiants étaient partis. Ils avaient laissé des cadavres de bouteilles et un petit sac. La jeune femme s'en va jeter un œil. Wassina s'empare du sac, y plonge la main, en sort un vieux bouquin corné. D'un geste presque tendre, réminiscence de son enfance, elle frotte la couverture pour en enlever la poussière. Elle avait bien écouté des récits, mais elle ne se rappelait plus la dernière fois qu'elle avait terminé un livre. En fait, elle n'avait jamais vraiment lu. Pas dans les habitudes. « Wass on y va ! » Elle coince le livre dans l'élastique de son jogging, rabat son tee-shirt et s'engouffre à son tour dans les ténèbres souterraines.

L'esplanade « Fraternité » fume sous le soleil de juin. Même les gabians hésitent à se poser entre ces tours aux airs d'enfer. Il est 15 heures, et au 143, c'est l'heure de la sieste. D'ordinaire, la bande se retrouve au squat, un appartement abandonné au dernier étage du bâtiment B16. Ils jouent au

dernier Fifa sur la console de Yassine ou colportent des ragots en attendant la prochaine livraison. Mais aujourd'hui, un maillon manque. Il s'est fait la malle de l'autre côté de la rue Felix Pyat.

525, 526, 527... Les pages ne s'arrêtent plus de tourner. Qu'importe la chaleur de l'été, au milieu de la vieille piscine abandonnée, la fièvre a saisi Wassina. Ce vieux bouquin trouvé, elle l'a dévoré. Elle s'est bercée du rythme des mots, a bu au calice des fables. Avec l'argent de son commerce « de dragibus », elle est allée s'acheter l'Ulysse. Elle s'est laissé engoutir par le mythe.

De loin, la piscine ressemble à vaisseau spatial. Hexagonale, parsemée de hublots, des tubes en fer ronds lui font office d'architecture. Au-dessus d'elle, hurle l'autoroute A7. Seuls les chats viennent y trainer désormais. Rien de tel pour trouver la tranquillité. Ça, Wassina l'a bien compris. La jeune femme a dompté l'astronef. Au fond du bassin vide, dans un coin près de l'échelle, trône un pouf. D'une table de fortune, faite d'une planche sur deux tréteaux, dégoulinent des livres et des feuilles volantes, éparses. Nimbée de lumière, une jeune femme à la peau sombre lit.

Wassina goûte *l'Odyssée* pour la troisième fois. Plus d'un an a passé depuis ce fameux soir au Vieux-Port. Un an, un battement de cil, une éternité. En rentrant ce soir-là, cachée sous sa couette, incapable de trouver le sommeil, elle a ouvert le livre. Comme ça, pour voir, pour s'occuper quoi !

« Le Grec il a froissé sa femme ! Il est allé avec la sorcière ! Et puis il est retourné chez lui tranquille. Le chacal ! » s'écrit Wassina, outrée. Medhi, l'éducateur du centre social de Saint Mauron, a réprimé un sourire lorsqu'elle lui a raconté la légende, revisitée à la sauce Pyat. L'adolescente est venue frapper à sa porte parce que, curieusement, elle ne parvenait pas à lâcher le bouquin. Elle s'est inquiétée. Et si c'était une étrange forme d'addiction ? Wassina devait en avoir le cœur net. Mais non, ce n'était pas de la coke light, ce n'était pas dangereux.

Ensuite, Medhi lui avait tendu la main. Puisqu'elle aimait lire, pourquoi ne pas continuer ? Pourquoi ne pas tenter d'amadouer prudemment « les études » ? « Je suis pas un traître ! Et c'est pas comme ça que le mapé¹ il va rentrer... » a-t-elle rétorqué. Medhi comprenait très bien la réticence de Wassina. Pendant plusieurs semaines, il avait guidé sa protégée sur des chemins détournés. Il lui avait présenté Souad, une jeune doctorante originaire de Kalliste, qui lui avait fait découvrir le théâtre Toursky et la bibliothèque de l'Alcazar. Les jeunes femmes avaient sympathisé. Souad avait déjà franchi la muraille qui la séparait de l'autre monde. Elle lui avait montré où frapper, avec force et précision, pour que le mur s'écroule. Pour qu'enfin, l'air passe. Grâce à elle, Wassina avait passé son bac en cachette, en candidat libre. Ne rien laisser paraître, vaincre l'atavisme et renouer avec son vieux rêve.

¹ « argent » en comorien

Une sonnerie de téléphone retentit au fond du bassin vide. Wassina, se retourne et d'un geste las éteint son portable. Les turbines du vaisseau grondent, prêtes à décoller. Frénétiquement, sa main gratte le papier. Les feuilles volent, les pages se corment. De temps en temps, Wassina s'arrête et masse les cals de sa main droite. Les tâches sombres sur sa paume se sont estompées, elle est rose comme du buvard. Dernière ligne. Dernier point.

Sa respiration s'apaise, elle lève les yeux vers un document dans une pochette plastique qui scintille au soleil : son certificat de scolarité. Elle vient de le recevoir. Ses joues d'ébène se voilent de rose. Joie et honte mêlées, la petite délinquante est devenue étudiante. Wassina s'est faite passe-muraille. Elle a embarqué sur l'esquif d'Ulysse, s'est forgée une identité.

Un petit miracle. Voilà ce que ses mains tremblantes ont glissé dans l'enveloppe. Sa première dissertation pour sa tutrice. Destination : « Campus Saint-Charles – Faculté de Lettres modernes ».

A partir de septembre, Wassina traversera les mondes, tous les jours, inlassablement. Deux kilomètres entre la cité et le campus Saint-Charles. Une mer.